



IBRAHIM MAALOUF

Petite philosophie
de l'improvisation

**IBRAHIM
MAALOUF**

ÉQUATEURS • MISTER IBÉ

PETITE PHILOSOPHIE
DE L'IMPROVISATION

Ibrahim Maalouf

Jeanne Pham Tran

PETITE PHILOSOPHIE
DE L'IMPROVISATION

ÉQUATEURS • MISTER IBÉ

ISBN 978-2-3828-4309-3.

Dépôt légal : décembre 2021.

© Éditions des Équateurs / Humensis - Mister Ibé, 2021.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

À mes enfants Lily et Nael,
à tous mes anciens et futurs élèves,
à ma grand-mère Odette.

INTRODUCTION

J'écris ce livre à un moment de ma vie où je deviens père d'un deuxième enfant, Nael, né quatre mois presque jour pour jour après le décès de ma grand-mère Odette. Cela me rappelle qu'à ma naissance déjà, à Beyrouth, en 1980, s'était produite une passation similaire: mon grand-père Rushdi venait de mourir d'une crise cardiaque à 64 ans alors que ma mère allait accoucher de moi quelques semaines plus tard.

Nos vies sont pleines de surprises, d'imprévus. Et puis il y a cette rencontre improbable de la vie et de la mort, de la fin et du début qui me fascine. Deux existences sont reliées par la même temporalité et de ce fait semblent se prolonger l'une l'autre, dans un cycle qui relie l'humain au passé et au futur. Un cycle éternel, semble-t-il, mais qu'il est impossible de programmer. Aucune science, aucune technologie ne peut véritablement connaître cet enchaînement de cycles. C'est une gigantesque improvisation.

Improviser, du latin *improvisus* : « ne pas » (*in-* négatif) « prévoir, voir en avant, voir en avance » (*providere*) est une action que nous faisons tous les jours, machinalement.

Odette, 99 ans, qu'on appelait « téta » (« mamie » en libanais), vivait chez moi depuis presque trois ans et s'est trouvée très affaiblie physiquement les derniers jours. Ce qui ne l'empêchait pas de parler beaucoup, de donner son avis sur tout et de rester très joueuse et extrêmement vive d'esprit. Elle se souvenait des prénoms, des âges et des dates de naissance de tous les membres de sa famille, petites-nièces et petits-neveux, arrière-petites-cousines et cousins. Elle détestait la condescendance ou la facilité, ne manquait pas d'humour et d'autodérision. Elle ne supportait pas qu'on s'apitoie sur soi, ni sur elle.

Souvent, nous nous amusons à deviner les différentes capitales du monde. Grande voyageuse, elle en avait visité un certain nombre et s'en souvenait bien. Malgré quelques oublis parfois j'étais très impressionné par sa mémoire. La dernière fois que nous avons joué, en février 2020, je lui ai demandé pour la provoquer affectueusement : « Téta, est-ce que tu considères que tu es une femme intelligente ? » Elle m'a observé silencieusement pendant quelques secondes. Je l'ai laissée réfléchir. Alors, cette femme qui avait traversé trois guerres, trois exils, avait perdu son mari et l'une de ses filles beaucoup trop tôt, m'a répondu ces mots qui résonnent si fortement en moi aujourd'hui, au moment d'écrire ce livre : « Moi, je m'adapte. »

Deux heures plus tard, elle nous avait quittés.

Si j'ai souhaité me lancer dans l'écriture de cet ouvrage, c'est en grande partie parce que l'improvisation est devenue un véritable mode de vie pour moi. Une pratique et une philosophie que j'applique au sein de mes projets pédagogiques, des concerts d'improvisation, dans mon engagement quotidien pour la réintégration de cette discipline dans les conservatoires de musique. Il n'en demeure pas moins qu'il n'existe pas de diplôme d'« improvisateur ». De la même façon que vous qui lisez ce livre ou Monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans en être conscient, nous improvisons tous, chacun à notre manière. Ma seule particularité est d'en avoir pris conscience petit à petit, d'avoir pratiqué et enseigné cette matière avec passion depuis plus de trois décennies. La composition musicale, ma double culture – libanaise et française – et le fait d'être né dans un pays en guerre, puis l'exil, le voyage, ont peut-être joué un rôle dans cette inclination. Plus généralement, toutes les rencontres magnifiques que je fais dans ma vie participent, je crois, à cette réflexion.

Aussi, j'aimerais que ce livre nous aide à définir, redéfinir, expliquer, construire, enrichir, déployer, agrandir le concept d'improvisation. Pour cela, nous considérerons l'improvisation à la fois d'un point de vue musical – car c'est le domaine qui m'est le plus familier, et ce fut sans doute pour moi une porte d'entrée – mais aussi d'un point de vue plus philosophique et social.

J'aimerais contribuer à mettre en évidence les bénéfices que nous pouvons tirer du développement actif de cette pratique dans notre société et, en particulier, dans notre parcours scolaire, pédagogique, musical. Puis, au-delà, je crois pertinent d'envisager l'improvisation comme une philosophie, une thérapie, une façon de réapprendre à vivre ensemble. C'est ce voyage que je vous propose d'accomplir avec moi.

I

L'IMPROVISATION COMME
LIBÉRATION

Retour à l'enfance et à la nature

Enfant, et certainement avant ma naissance, dans le ventre de ma mère, la musique m'a accompagné. Mes deux parents étant musiciens professionnels – mon père à la trompette, ma mère au piano –, la musique était partout, tout le temps. Dans la voiture, à la maison, en voyage, dans la rue, sur le chemin de l'école, avant de dormir, le matin au réveil, en me brossant les dents... Et, quand mes parents ne jouaient pas eux-mêmes, la chaîne hifi et le lecteur vinyle du salon oscillaient entre musiques grecques, chants sud-américains, musiques byzantine, égyptienne, libanaise, opéras italiens, mélodies napolitaines et concertos classiques...

La légende familiale raconte qu'à la crèche les assistantes maternelles s'étaient réjouies de m'entendre gazouiller et chanter le premier jour. Mais mes babillages incessants m'ont pratiquement fait exclure de l'établissement ! Je réveillais les autres enfants avec mes vocalises improvisées de bambin. Un

peu plus tard, l'oreille collée aux portes du Conservatoire où enseignaient mes parents, j'écoutais les cours de piano, de batterie ou de saxophone. Avec une attirance particulière pour les percussions. Le son du marimba me transportait. Notre quotidien était ainsi rythmé par ces instruments venus des quatre coins du monde. À 5 ans, ma sœur et moi connaissions par cœur les « tubes » de la musique classique, interprétés par les élèves du Conservatoire. La *Petite Musique de nuit* de Mozart n'avait plus aucun secret pour nous. Nous chantions à tue-tête tout le répertoire joué lors des auditions et concerts.

Par nostalgie sans doute de son pays et de son enfance, mon père nous psalmodiait des chants arabes, byzantins, syriaques, grecs, religieux, des chansons folkloriques ou traditionnelles, les classiques d'Oum Kalthoum, Feiruz, Abdel Wahab ou Souad Mohamed. Il m'apprenait même à chanter à la manière des muezzins car il trouvait que ceux-ci respectaient particulièrement bien le *tarab*. Dans la musique arabe, le *tarab* est une forme typique basée sur la capacité d'un improvisateur à toucher le cœur de l'auditeur, notamment à travers l'art des *maqâms* – les gammes à travers lesquelles on voyage d'émotion en émotion. D'après lui, quand bien même nous n'étions pas de culture musulmane, l'appel à la prière du muezzin était l'une des nombreuses facettes de notre identité arabe. Lui-même chantait à l'église de notre village les psaumes en latin, grec, araméen ou arabe, et y insérait les modes à quarts de ton que beaucoup de chrétiens orientaux

préférent omettre afin d'harmoniser leurs chants à la façon occidentale pour se rapprocher des chorales européennes. Il me confiait ainsi son sentiment : « Tu vois, c'est comme ça que tout le monde devrait les chanter dans les églises du Liban, mais ils ne veulent pas qu'on dise d'eux qu'ils sont arabes, alors ils harmonisent à l'occidentale. » La musique était sa raison de vivre. Son identité, sa culture, ce qu'il voulait nous transmettre avant tout autre chose. C'est elle qui lui avait permis de sortir de la misère à l'adolescence, de l'exil à 24 ans, de l'indifférence sociale ensuite. Il a bâti sa vie entière sur les espoirs que lui offrait son seul instrument : la trompette. Ce n'était pas seulement un plaisir, une passion, une distraction, ni même une façon de gagner sa vie. La musique était sa respiration, son souffle.

Ma mère venait quant à elle d'une famille très cultivée et formée à la musique depuis des générations. Elle jouait du piano à 8 ans et impressionnait son entourage par son aisance. À 19 ans, elle a épousé mon père, de 17 ans son aîné, et se destinait à faire des études de médecine. L'exil l'a poussée à changer de voie : elle a ainsi décidé de se former au piano à l'École normale de Paris. Son piano trônait dans le salon de la maison où nous habitons, à Étampes, dans l'Essonne. Chopin, Schumann, Liszt et toute la musique romantique s'échappaient de cet instrument imposant : un piano droit, couleur bronze, que je regardais avec un mélange de timidité et d'immense curiosité. Les yeux rivés sur les doigts de ma mère, je me demandais

comment elle arrivait à les synchroniser à une telle vitesse. Et, lorsque personne ne me regardait, je posais à mon tour les doigts sur les touches blanches, et parfois, plus téméraire, sur les noires.

Au fur et à mesure, j'ai créé de petites mélodies, puis des harmonies. Lorsque je fus assez grand pour m'asseoir sur le siège, je me suis mis à utiliser mes dix doigts. N'ayant suivi aucun enseignement, je les laissais courir sur le clavier. Je faisais à vrai dire un peu n'importe quoi. Cela devait ressembler à mes gazouillis d'enfant à la crèche... J'attendais toujours qu'il n'y ait personne dans la pièce pour jouer, par timidité ou peut-être par pudeur. De temps en temps, ma mère, ou ma grande sœur Layla, qui prenait des cours de piano au Conservatoire, passaient leur tête à travers la porte et, avec beaucoup de bienveillance, me montraient un ou deux accords, puis repartaient, l'air de rien. Parfois, avec Layla, nous faisions des duos en reprenant les génériques d'émissions ou de séries télévisées. Nous les jouions à l'oreille, sans partition. Ma sœur et ma mère ont été mes bonnes fées. D'un côté, les entendre jouer éveillait mon désir de les imiter, de l'autre, elles me laissaient complètement libre de pianoter ce que je voulais.

J'ai joué comme cela de mes 5, 6 ans jusqu'à mes 13, 14 ans, sans partition, sans cours, contrairement à ma sœur que je voyais souffrir pendant ses leçons de piano alors qu'elle adorait cet instrument. J'improvisais à l'oreille. Personne ne corrigeait la position de mes doigts sur le clavier, l'arrondi de la main,

si bien qu'aujourd'hui encore, lorsque je joue du piano, je n'ai pas les doigts arrondis comme ils devraient l'être en théorie. Ma mère estimait que les leçons de trompette quotidiennes que je recevais déjà depuis l'âge de sept ans et demi étaient suffisantes. Aussi, cette liberté à laquelle je goûtais au piano compensait l'enseignement extrêmement rigoureux de mon père. Le piano est devenu mon espace de jeu, tandis que la trompette était pour moi un outil de perfectionnement artistique et de virtuosité. Au piano, je passais mon temps à me tromper, à chercher, à essayer, à tâtonner, à suivre mon instinct, à explorer des harmonies que je trouvais agréables. Un enfant qui improvise sur un instrument cherche surtout à produire des accords qui sonnent bien ensemble, des sons, des mélodies qui le touchent, des rythmes qui le font vibrer, une pulsation qui fait danser son corps et son cœur.

Lorsqu'on ne maîtrise pas du tout un instrument de musique, chaque note ressemble à une aventure ! Chaque idée peut déboucher sur une infinité d'autres. Il n'y a pas de chemin écrit, aucun son prédéfini. Celui qui cherche choisit son chemin. Seul le hasard gouverne. L'imprévu devient la norme. Le chercheur encore novice hésite, tâtonne. Il avance cahin-caha sur un chemin qu'il trace lui-même le long de tous ces imprévus. Un chemin se dessine sous ses yeux au fur et à mesure qu'il met un pied devant l'autre, sans aucun itinéraire préalable. L'improvisateur procède exactement de la même façon, « à sauts et à gambades », pour reprendre une expression de Montaigne, lui qui

IV

L'IMPROVISATION POUR MIEUX VIVRE ENSEMBLE

1. Le temps	183
2. Une philosophie de vie	192
3. Se métisser pour mieux créer	204
4. Un projet de société	224
CONCLUSION	233
JEUX DES 7 POINTS COMMUNS	241
REMERCIEMENTS	245

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

